Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Première Année. Ottawa, (H.C.) Jeudi matin, 6 Mars 1862. No. XLVIII.

SALSEPAREILLE D'AYER

Pour purifier le sang, et pour la prompte guérison des maladies suivantes, savoir: le scrofule ou tumeurs, ulcères, éruptions, blessures taches de rousseur, pustules, et tout les maladies de la peau.

Oakland, Indiana, 6 Juin 1859.

J. C. Ayer & Co.,

Je me fais un devoir de reconnaitre ce que votre salsepareille a opéré en moi. Une maladie scrofuleuse m'ayant été tranmise, j'en ai souffert durant de longues années. Tantôt elle éclatait en ulcères aux mains et aux jambes, tantôt atteignait l'estomac, la tête et les oreilles qui n'était plus qu'une seule plaie. Toutes les médecines ordinaires dont j'ai fait usage ne m'ont procuré aucun soulagement, tout au contraire le mal empirait. Enfin, je me suis réjoui de voir dans un journal le Gaspel Messenger la préparation de votre salsepareille, et vous connaissant, de réputation j'en ai envoyé chercher à Cincinnati, j'en ai fait usage, et j'ai été entièrement guéri. J'ai pris ce remède selon votre prescription, en petites doses et durant un mois dans une cuillère à thé. Je n'en est pris que trois bouteilles. Une peau lisse et blanche a remplacé la plaie qui couvrait mon corps. Je suis actuellement convaincu que cette terrible maladie est chassé de mon système. Vous pouvez me croire en vous déclarant que je vous considère comme l'un des plus grand bienfaiteurs de l'humanité qui aient existé dans ce siècle, et je suis avec reconnaissance votre dévoué serviteur.

Alfred B. Tallery.

Erésipele ou feu de St. Antoine, Dartre, Calvitie, Maux d'yeux, Hydropisie, &c.

Le Dr. Robert M. Preble écrit de Salem, N. Y., en date du 12 septembre 1859 qu'il a guéri radicalement un cas d'hydropisie qui menaçait d'être fatal et ce par le moyen de votre salsepareille. Il a opéré également la cure de violent érésipèle à fortes doses du même remède qui en outre guérit les éruptions ordinaires.

Bronchite, goitre ou gonflement du cou.

Bebulon Sloan, de Prospect, Texas, écrit ce qui suit:—"Trois bouteilles de votre salsepareille m'ont complétement guéri du hideux gonflement du cou que l'on appelle goitre et dont je souffrais cruellement depuis deux ans.

Edward S. Morrow, de Newburry, Alabama, cite le cas suivant;—"J'ai guéri dans ma famille, au moyen de votre salsepareille une tumeur ovaire qui avait jusqu'à présent défié tous les efforts de la medecine, mais après avoir employé votre remède durant six semaines, il ne restait aucun symtôme de la maladie."

Maladies syphilitiques ou mercurielles.

Nouvelle-Orléans, 25 août 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, je suis, tout-à-fait de l'opinon de votre agent sous le rapport de l'efficacité de votre salsepareille. J'ai dans ma pratique, opéré maintes et maintes cures dans les cas de maladies vénériennes. L'un de mais malades avait des ulcères au gosier, à la bouche et au nez; il a été guéri dans cinq semaines. Une autre attaque de la même maladie a été également guérie et nulle trace n'en reste sur son visage. Une femme traitée auparavant pour le même mal par le mercure, et qui avait été la proie d'incroyables souffrances à la suite de l'humidité, a été également rendue à la santé en quelques semaines. Je sais d'ailleurs que d'après la formule que votre agent m'a remise, que votre préparation, sortie de votre laboratoire, ne peut être qu'un grand remède, et je n'ai pas, en conséquence, été étonné de ses heureux résultats.

Tout à vous fraternellement.

G. V. LARIMER, M. D.

Rhumatisme, goutte affection du foie.

Indépendance, Preston, Connecticut, 6 juillet 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, j'ai été affligé pendant longtemps d'un douleureux rhumatisme chronique contre lequel avaient échoué tous les efforts de la medecine. J'ai eu recours à votre salsepareille dont une seule bouteille m'a radicalement guéri en deux semaines, de sorte que je jouis actuellement d'une bien meilleure santé qu'avant d'avoir été attaqué de cette maladie. Je pense que c'est une merveilleuse médecine.

J. FREAM.

Jules Y. Getchell de St. Louis, écrit ce qui suit:—"J'ai été, durant des années affligé d'une affection du foie qui avait complètement detruit ma santé. Aucun remède ordinaire n'ayant pu me soulager, mon bien-aimé pasteur le Revd. M. Espy m'a conseillé de faire usage de votre salsepareille en me disant qu'il connaissait que toutes vos préparations ne pouvait produire que du bien. Grâce à Dieu, votre salsepareille qui m'a guéri a tellement purifié mon sang que je me sens actuellement un nouvel homme. Je me sens rajeuni, et je pourrais jamais, sous ce rapport, dire assez de bien de vous."

Tumeurs cancéreuses, "élargement" ulcères, carie et exfoliations des os.

On nous a rapporté beaucoup de cures accomplies par cet excelent remède, et nous référons nos lecteurs à notre almanach americain que les agents ci-dessous nommés se font un plaisir de fournir gratis à tous ceux qui en font la demande.

Dyspepsie, affection du cœur, abcès, épilepsie humeur sombre, névralgie, etc.

De nombreuses cures de ces maladies ont été opérées par la puissance ultérieure de cette médecine. Elle stimule vigoureusement les fonctions vitales, et combat des maladies que l'on pourrait croire au-delà de son efficacité. Les besoins du peuple ont longtemps réclamé ce remède, et nous sommes certains qu'il opérera tout le bien qu'il est au pouvoir de la médecine de faire.

Baume Pectoral d'Ayer, pour la prompte guérison de Rhumes froids, influza, enrouement, croup, pulmonie naissante et pour le soulagement des malades dans une phase avancée de cette dernière maladie.

Ce remède si universellement connu surpasse tout autre par la cure des maux de gorge et des affections pulmonaires, qu'il est inutile de reproduire ici l'évidence de sa vertu que pour ces sortes de maladies, il est sans rival dans le monde civilisé. Peu de communautés et même de familles qui n'aient point fait une expérience personnelle de ses effets. Comme chacun connait les fatals résultats de ces maladies ainsi que l'efficacité de remède, nous ne pouvons faire plus que d'assurer le public qu'il possède actuellement toute la vertu qu'il avait lorsqu'il opérait des cures qui lui ont acquis à juste titre la confiance de tout le genre humain.

Préparé par le Dr. S. C. Ayer & Co., Lowell, Massachusetts.

Prix 25 cents par boite.

25 oct—sm.

LE NOUVEAU PAIN KILLER

Le meilleur remède encore pour le Rhumatisme, la Roideur de Jointures, le mal de Dents, les Contusions, les Brulures, le mal de Tête et les maladies des Intestins.

LINIMENT DU VERMONT DE HENRY.

Nous s'avons que c'est une tentative téméraire que de tenter l'introduction d'un nouveau Liniment ou remède contre toute douleur dans un moment où le pays est tellement rempli de tant de remèdes de cette espèce; et nous avons retardé l'introduction du notre longtemps après avoir résolu de le soumettre au public; nous avons consulté un grand nombre de médecins éminents, et nous en avons parlé à un grand nombre de propriéaires de Liniments et de remèdes, contre toutes douleurs, des plus populaires et nous sommes arrivés à cette conclusion que nous pouvions apporter au nôtre des améliorations qui les surpassent tous; car nous avons vendu des remèdes de cette sorte depuis plusieurs années, et nous avons suivi leurs effets; nous avons fait l'essai de cet article, et y avons apporté quelques changements, puis essayé ensuite, et nous sommes certains que c'est le meilleur remède qui puisse être fait. Nous n'avons pas l'intention de faire à notre remède une réputation au dépens des autres, mais nous demandons seulement qu'on en fasse l'essai, et s'il est trouvé préférable à tout autre article de ce genre, employez-le de préférence à tout autre. Afin que les personnes qui désirent en faire l'essai ne courent aucun risque, nous autorisons tous nos Agents à remettre aux acheteurs leur argent dans le cas où ils n'en seraient pas satisfaits. Nous donnons une grande bouteille pour 30 sous, et nous la garantissons.

J. M. HENRY & FILS, Waterbury, Vt.
Et 30, rue Saint-Henry, vis-à-vis l'Américan House.
Montréal, C. E.

A Vendre à Québec, chez
O. GIROUX, J. MUSSON, & Cie., J. BOWLES, J. H. MARSH, J. S. BOWEN, J. E. BURKE et S. STURTON.
9 fév. 1861. 107-12m.

Soulagement en Dix Minutes.

LES PASTILLES PULMONAIRES
Soulagement en Dix Minutes.
DE BRYAN.

Cette Medecine a ete Decouverte en 1737, *et est le premier article de ce genre qui ait jamais été présenté sous le nom de "PASTILLES PULMONAIRES," soit dans ce pays ou ailleurs; toutes les autres pastilles pulmonaire sont des contrefaçons. Les véritables se reconnaissent à la signature de* BRYAN *qui est apposée sur chaque* PASTILLE.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent les Rhumes de Gorge et de Cerveau, les Maux de Gorge et les Enrouements.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent de l'Asthme, des Bronches et de l'Oppressions.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent le Crachement de sang et les Douleurs de Poitrine.

LES PASTILLES PULMONAIRE DE BRYAN
Guérissent les comencement de Consomption et les Maladies du Poumon.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent l'Irritation de la Luette et des Amycdales.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Soulagent les maladies ci-desus dans l'espace de dix minutes.

LES PASTILES PULMONAIRES DE BRYAN
Sont un bienfait pour toutes les classes et toutes les constitution.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Se recomandent aux Chanteurs et Orateurs.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Sont faciles et agréables à prendre.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Font plus que soulager, elles guérissent promptement pour toujours.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Sont garanties devoir donner satisfaction à tout le monde.

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Toute personne devrait avoir une boite des
PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Tout voyageur devrait avoir une boite des
PASTILLES PULMANAIRES DE BRAYAN
dans sa poche.
Pour une boite des
PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Personnes ne refusera de payer
Vingt-cinq cents.

JOS. MOSES, seul propriétaire Rochester, N. Y. A vendre à Montréal, par Lyman, Savage et Cie., par Carter, Kerry Cie., et par Lamplough et Campbell.
19 mars, dm—135

GRANDS REMEDES!

Pour guérir un *Rhume* ou une *Toux* sévères il faut faire usage du
Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,
Pour guérir la *Toux criaide*, la *Grippe* ou la maladie des *Branches*, il faut faire usage du
Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,
Pour arrêter la prédisposition à la *Consomption*, il faut faire usage des
Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar
Pour guérir l'*Asmhe, l'Indigestion*, il faut faire usage des
AMERS OXIGENES.
Pour guérir *l'Asthme, l'Acidité* ou le *Brûlement d'estomac* il faut faire usage des
AMERS OXIGENES.

Ces remèdes produisent l'effet qu'on en attend. Ils soulagent ceux qui souffrent, éloignent la maladie, rappellent à la santé, procurant ainsi aux malades et aux affligés la consolation et le comfort.

Clyde, comté de Wayne, N. Y. 10 mars 1857.

MM. S. W. Fowle & Cie: Je suis heureux de déclarer que j'ai fait usage des Amers Oxigénés dans ma pratique pendant les trois dernieres années, pour le traitement de la Dyspepsie, la débilité générale; l'Indigestion et les affections du Foie, et j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisants. J'exorte bien cordialement ceux qui souffrent de cette terrible maladie à faire usage de cette médecine précieuse.

Votre tout dévoué.
J. E. Smith, M. D.

Exeter, Me., 30 septembre.

Le présent certifie que pendant les deux dernières années j'ai recommandé l'usage du *Baume de de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar*, pour la Maladie des Poumons, et à ma connaissance, plusieurs bouteilles ont été bues par mes patients, qui tous en ont obtenu de bons résultats. Dans deux cas, où la Consomption semblait être déclarée, le Cerisier Sauvage effectue une cure complète.

E. Boyden,
Meinède à Exeter Corner.

Poesie.

ADIEU A UNE JEUNE MARIÉE.

Aime celui t'aime, et soit heureuse en lui.
Adieu, sois son trésor, ô toi qui fut le nôtre!
Va, mon enfant chéri, d'une famille à l'autre;
Emporte le bonheur, et laisse-nous l'ennui.

Ici l'on te retient, là-bas on te désire
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir;
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir;
Sors avec une larme, entre avec un sourire.

Victor Hugo.

Impromptu.

A UNE JEUNE FILLE SUR SON ALBUM.

Sur cette page blanche ou mes vers vont éclore
Qu'un regard quelque fois ramène votre cœur,
De votre vie la page est blanche encore
Que ne puis-je y graver un seul mot: le bonheur

A. de Lamartine.

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

Scenes du jeune age.

Quand j'étais enfant, je n'aimais pas la morale qui s'adressait trop directement à moi: elle me semblait un épigramme; mais quand je la rencontrais appliquée aux défauts de mes campagnes, j'en faisais mon profit, soit pour éviter ces mêmes défauts, soit pour examiner les miens. Enfin, je ne voulais pas trouver ma leçon particulière dans un conte, et quand ma bonne commençait les siens par ces mots: "Il était une fois une petite fille *bavarde*, etc.," je ne l'écoutais plus. C'est le souvenir de ce sentiment (que je ne cherche pas à justifier) qui me fait adresser ce conte au plus laborieux des enfants, au gentil lauréat dont les prix, si bien mérités, font chaque année pleurer de joie sa grand'mère.

A l'entrée du village de C..., au delà de Melun, sur la route de Lyon, on voit deux chaumières presque semblables. Même salle basse, meme hangar, même étable, même petit enclos bordé d'une haie vive et arrosé par un puits mitoyen. Mais le chaume de l'une de ces deux maisons est couvert de mousse et percée en plusieurs endroits; le hangar ne sert d'abri qu'a des bronissailles; la salle basse est humide, mal rangée, occupée d'un côté par un grand lit défait, dont les draps de toile jaune trainent par un bout jusqu'à terre; tout près de là est une espèce de grapat, à la tête duquel sont accrochés la robe d'indienne d'une petite fille de dix ans et le pantalon des dimanches d'un petit garçon de six à sept ans. Une table boiteuse, un buffet dont la serrure est cassée, une huche sur laquelle on voit un amas de fruits tombés et recueillis sous les arbres voisins, deux chaises de bois écornées, un fauteuil d'enfant à moitié dégarni de sa paille: voilà tout le mobilier de cette habitation et l'aspect qu'elle présente. Le jardin n'en offre pas un plus agréable; quelques choux mal cultivés disputent le terrain à des groseillers à maquereau, qui sont euxmêmes déjà aux trois quarts étouffés sous les orties. Une vache maigre et sale beugle dans l'étable, attachée près d'un râtelier vide et n'ayant pour toute litière qu'une poignée de roseaux secs.

Tout cela est la propriété de François Laurent, mari de Catherine la Laurende, et père de Toinette et d'Augustin, vulgairement appelé *Tintin* par sa famille et par ses camarades.

L'autre chaumière compose aussi à elle seule tout le patrimoine de Jean-Louis Gagneux de sa femme et de ses trois enfants. Les deux ainés sont placés comme apprentis jardiniers dans un château des environs. Le petit Jean-Louis, qui n'a que cinq ans, va tous les matins aux champs avec sa mère, grimpant sur toutes les charrettes qu'il rencontre en chemin pour se délasser, et revenant toujours chargé d'un petit paquet de liserons pour ses lapins; il marche à côté de sa mère, dont le dos plie sous le poids d'un grand tablier rempli d'herbe pour le souper de sa vache.

A peine Jean-Louis a-t-il déposé ses liserons dans la cabane;

—Mère, dit-il, je peux-t-y aller jouer avec le cousin?

—Va, garçon; mais ne t'éloigne pas trop, car ton père va bientôt revenir et j'vas tremper la soupe.

Jean-Louis ne fait qu'un saut de sa porte à celle de sa tante la Laurende; il entre, demande où est Tintin.

—Tintin? répond la petite Toinette qui épluche de la salade; est-ce que tu ne l'as pas rencontré? Il doit être là-bas, tout contre la montagne.

—Qu'est-ce qui te l'a dit? interrompt la mère Laurende avec humeur; j'crois plutôt, moi, qu'il est allé au-devant des petits garçons qui reviennent de l'école.

—Ah bien oui! du côté de l'école! reprend Toinette; je réponds bien qu'il n'y est pas; il a trop peur qu'on l'y fasse aller pour apprendre à lire, le paresseux!...

—Ne dirait on pas que tu fais grand'chose, toi, mademoiselle *Jacasse*!

Pendant que la dispute s'engage entre la mère et la fille, Jean-Louis court vers la grande route; il aperçoit Tintin, pieds nus dans la poussière, s'efforçant de suivre une voiture qui gravit la montagne; il le voit tendre la main, puis tout-à-coup se précipiter sur le pavé, au risque d'être écrasé, puis ramasser quelque chose et se sauver à toutes jambes du côté du village.

—Qu'as-tu donc! dit Jean-Louis en le voyant arriver près de lui hors d'haleine.

—Viens! viens! répond Tintin sans s'arrêter; faut pas que le père Simon nous voie.

Et Jean-Louis se met à courir jusqu'à la place où la marchande de pain d'épices étale chaque matin sa modeste boutique, dans l'espoir de vendre au rouliers qui descendent au bas de la montagne pour la franchir à pied et en causant entre eux.

Tintin jette deux sous sur la table, et la marchande lui donne un triangle de pain d'épices qui fait ouvrir de grands yeux à Jean-Louis.

—Où donc t'as trouvé ces beaux sous-là? demande Jean-Louis.

—Pardine! c'est la vielle dame qui me les a jetés; est-ce que tu ne l'as pas vue? Ah! ça sera encore bien mieux demain Pierre Cloud doit m'apprendre à faire la roue.

—La roue! qu'est-ce que c'est que ça?

—Oh! c'est joli, la roue: on met d'abord les deux mains par terre, et puis on tourne avec ses jambes en l'air; mais il ne faut pas être maladroit, tout de même parce qu'on tomberait sous la voiture, et elle passerait sur...

—C'est un vilain jeu, ça; il n'y a rien a y gagner dit Jean-Louis.

—Est il bête! reprend Tintin en haussant les épaules; tu n'as donc pas vu le bon goûter que fait tous les jours Pierre Cloud?

—Si fait.

—Eh bien! ce pain blanc et ces gros cervelas qu'il mange, c'est en faisant la roue qu'il gagne tout cela!

—Vraiment? dit Jean-Louis d'un air ébahi.

—Vrai, comme je m'appelle; et j'en vais bientôt gagner autant; mais faut pas le dire à ce vieux chien Simon, le borgne; il me battrait comme il a fait l'autre fois, quand j'étais de l'autre côté de la diligence. M'en a-t-y donné, l'gueux d'aveugle, avec son bâton! Était-y enragé de ne pas pouvoir agripper les sous qu'on jetait de la voiture! M'a fallu du courage, tout de même, pour les ramasser pendant qu'il me cognait, vieux ladre, va, quand j'serai plus grand, tu me le payeras: je dirai aux voyageurs que tu n'es que borgne!

En disant ces mots, Tintin détachait un petit morceau de pain d'épices, pour le faire goûter à Jean-Louis? et celui-ci admirait le génie de son cousin, qui lui procurait à si peu de frais de si douces jouissances.

Il en aurait été moins jaloux s'il avait pu comparer le souper qui les attendait tous deux.

Assis devant une table proprement servie, le père Gagneux mangeait une bonne soupe au lard et aux choux, dont le parfum se répandait si loin, qu'il avertit Jean-Louis et le fit se presser pour n'être pas grondé, car son père exigeait qu'il fût rentré à l'heure du repas.

—Je n'entends pas que tu restes si tard loin de la maison, dit le père Gagneux d'un ton ferme; qu'est-ce que tu vas faire sur c'te grande route, avec un tas de gamins, de fainéants, de mauvais drôles?

—Père, j'étais avec le cousin, répondit Jean-Louis en tournant sa casquette dans ses mains et sans oser lever les yeux.

—Ton cousin! ah bien oui, ton cousin! il ne vaut pas plus que les autres: c'est un petit paresseux qui n'aura jamais le sou.

—Ah! pour ce qui est de ça, mon père, il en gagne assez des sous.

Et Jean-Louis raconta naïvement comment Tintin s'en procurait, et la promesse qu'il lui avait faite de lui apprendre à faire la roue quand il le saurait lui-même, afin d'avoir encore plus d'argent.

Mille tonnerres! s'écria Gagneux en frappant sur la table de manière à tout faire trembler, si je te prend jamais avec ces vauriens là à faire la roue pour demander l'aumône, je te casserai ma bêche sur le dos, je t'en avertis. Tendre la main aux passants! quêter un sou! le fils d'un paysan, d'un ancien soldat de la grande armée! Fi donc! tu n'as pas de honte! Et de quoi manques-tu pour faire ce beau métier? N'as-tu pas du pain pour tous les jours, et des gâteaux le dimanche? Es-tu sans chemise et sans pantalon, comme un pauvre? Tu vas nu-pieds, c'est vrai, quand il fait beau; mais l'hiver ta mère te tricote des bas, et je travaille par la gelée pour te donner des souliers. Qu'as-tu besoin d'aller demander l'aumône sur la grande route pour un morceau de pain d'épices, et faire rougir de toi ton père et ta mère, quand tu ne dois penser qu'a travailler un jour comme eux! Misérable enfant! toi, demander l'aumône! un Jean-Louis Gagneux!... Mille bombes, que je ne t'y trouve!

Alors Jean-Louis se mit à pleurer, et Gagneux s'en prit à sa femme, sur ce qu'elle ne surveillait pas assez son fils, et le laissait aller trop souvent avec le cousin Tintin.—Ce n'est pas qu'il soit méchant, ajouta-t-il, ni imbécile, bien au contraire vraiment, il a tout plein d'intelligence, et si on l'envoyait à l'école plutôt que de le laisser vagabonder toute la journée sur les chemins, en en ferait quelque chose; mais il faudrait le forcer à aller à l'école pour cela, et la mère le gâte trop pour le faire pleurer.

En effet, le père d'Augustin, occupé de sa récolte, laissait à sa femme le soin de tenir son ménage tant bien que mal, et elle abandonnait l'éducation de ses enfants au hasard.

Tintin, grâce aux leçons de Pierre Cloud, devient en peu de temps aussi fort que lui dans le talent de faire la roue: il sait courir sans perdre haleine, une demie-lieue, en demandant, d'une voix plaintive: *Un petit liard, s'il vous plait;* et comme il revient chaque soir sa poche pleine de gros sous, il oublie en les comptant les injures qu'il a reçues de quelques voyageurs indignes de voir un garçon fort et bien portant, en âge de travailler, faire un si vil métier.

Pendant que Tintin ne pense qu'à exciter la pitié par toutes sortes de mensonges, Jean-Louis s'élève d'une tout autre manière: il va le matin à l'école; puis, au retour, il cultive à lui seul un demi-quart d'arpent de vignes, que son père lui a cédé le jour où il a atteint sa douzième année. La récolte lui en appartient: il a déjà depuis deux ans l'importance et les agitations d'un propriétaire. Quel soin il prend de son travail! car si la vigne était mal entretenue, s'il y laissait croitre de mauvaises herbes, les grappes seraient moins fournies. Il soupire après le moment de la vendage et compte en espoir le prix qu'il en retirera. L'emploi en est déjà décidé: cet argent doit lui servir à acheter une ânesse, qui rapportera l'herbe des champs, et empêchera la mère de Jean-Louis de succomber à la fatigue de porter de trop lourds fardeaux. Quelle joie de donner à sa mère un si beau présent! et cela avec le fruit de ses travaux: si sa vigne, en effet, avait été moins bien cultivée, elle n'aurait pas produit la somme nécessairement à l'acquisition d'une bonne ânesse. Avec quels transports Jean-Louis rêve au moment où il reviendra du marché de Nemours sur sa monture l'air fier, comme un vainqueur, et répétant de toute la force de sa voix: *Hue donc! dyaco!* enfin tout le vocabulaire à l'usage des ânes, qui doit prévenir à l'avance de son arrivée triomphale.

Tout en rêvant ainsi à son bonheur, le souvenir de Tintin revient à sa pensée; il se demande ce qu'il peut être devenu depuis qu'il a disparu un beau jour du village avec Pierre Cloud.

—Ce Pierre Cloud était un mauvais sujet, pense-t-il; il s'était fait chasser de chez son maitre serrurier, parce qu'il volait le vieux fer; il aura donné de mauvais conseils à ce pauvre Tintin; tous deux finiront mal. J'en sus fâché, car je l'aime ce pauvre cousin, et si mon père ne m'avait pas défendu de le voir, je l'aurais peut-être empêché de quitter le pays. Voilà déjà quatre ans qu'il est parti, il doit être grand à présent. Il avait deux ans de plus que moi, et j'en aurai quatorze à la Saint-Martin. Quel métier ait-il dans ce Paris qu'il avait si grande envie de voir? Peut-être bien qu'il y a fait fortune.. qu'il est devenu un monsieur et qu'il ne voudrait pas me connaître, moi, son cousin Jean-Louis.

A l'instant même où Jean-Louis faisait toutes ces suppositions, assis à la pointe du jour sur sa porte, mangeant un morceau de pain couvert de fromage blanc, et en attendant que son père fut levé, il entend le bruit lointain de plusieurs voitures qui marchent lentement. Bientôt il distingue sur la montagne deux énormes charrettes escortées de gendarmes. Poussé par la curiosité, il court vers la chaussée pour voir le convoi de plus près: c'est la chaîne des galériens que l'on conduit au bagne; il les entends rire, chanter, jurer. Les premiers qu'il aperçoit ont des mains se sont jointes. il a levé les yeux au ciel. Alors Jean-Louis pousse un cri déchirant, il s'élance vers la charrette, s'accroche aux barreaux, malgré tous les efforts des gendarmes pour l'en éloigner: car les années, qui changent les traits, la souffrance, le remords, qui les altère, n'ont pu empêcher Jean-Louis de reconnaître son cousin. C'est bien lui, c'est ce malheureux enfant dont la paresse a fait d'abord un mendiant, et plus tard un voleur.

Les larmes qui inondent le visage d'Augustin en se sentant serrer dans les bras de Jean-Louis, le dévouement courageux du paysan pour un ami coupable, inspirent quelque pitié à l'officier conducteur de la chaîne. Il permet à Jean-Louis de rester près du prisonnier pendant le temps que les gendarmes font rafraîchir leurs chevaux. C'est alors qu'il apprend comment, entraîné par les perfides conseils de Pierre Cloud, Augustin s'était servi de fausses clefs fabriquées par son complice, pour s'introduire la nuit chez un riche banquier, dont ils avaient déjà vidé la caisse, lorsqu'ils furent surpris au moment même où ils sortaient de la maison, chargés de leur butin. Le vol constaté, leur condamnation ne pouvait être douteuse, et le coupable Augustin la subissait dans toute l'horreur d'un remords déchirant.

Cent fois plus à plaindre que les scélérats auxquels son crime l'associait, il sentait qu'il n'était pas né pour tomber dans cet excès d'avilissement, et l'idée de l'existance honnête et douce qu'il aurait pu goûter en travaillant pour soutenir sa famille accroissait encore son désespoir. Cependant il voulait au moins se relever à ses propres yeux en supportant son malheur avec courage. Il avait subi la cruelle opération qui venait de river sa chaîne sans laisser échapper une plainte, il était monté dans la fatale charrette sans verser une larme; mais il n'avait pas prévu que cet affreux cortége passerait dans son village, qu'il s'arrêterait à la porte de l'auberge voisine de la maison de son père; et la vue de cette chaumière négradée, la crainte d'être aperçu de ceux qui l'habitaient, et, plus que tout cela, les embrassements de son cousin avaient triomphé de sa force: il était tombé sans connaissance dans les bras de Jean-Louis.

En le voyant dans cet état, celui ci s'élance aussitôt de la charrette, s'empare du petit verre d'eau-de-vie qu'un des gendarmes s'apprêtait à boire et le fait avaler au pauvre Tintin, sans s'apercevoir des coups de plat de sabre que lui donne le gendarme. Augustin rouvre les yeux; il veut serrer la main de Jean-Louis en signe de reconnaissance, mais la corde qui l'attache aux barreaux de la voiture ne le lui permet pas. Le signal du départ est donné; en vain Jean-Louis se jette aux pieds du commandant pour obtenir un seul moment encore, en vain il lui montre le visage pâle et les yeux mourants du jeune prisonnier.

—Regardez-le, dit-il avec l'accent du désespoir: si on ne le secourt pas, il va mourir.

—Tant mieux, tant mieux, répond le gendarme: cela en fera un de moins; il y a toujours trop de ces gueux-là.

Et la charrette se met en mouvement.

Mais le commandant, touché de l'état de douleur où il voit Jean-Louis, lui promet de traiter son cousin avec quelque ménagement, et de lui laisser parvenir les secours que sa famille peut lui donner.

Jean-Louis n'en entend pas davantage: il court à sa maison, prend dans son coffret le petit trésor qu'il avait amassé par son travail, cette somme de quarante francs qui devait lui assurer tant de jouissances, cette ânesse qui devait faire la richesse et l'agrément de la maison, enfin le cadeau qu'il destinait à sa mère; il serre l'argent dans un petit sac de graine, le cache sous sa blouse, et se met à courir à toutes jambes pour rejoindre la charrette.

Le commandant, fidèle à sa parole, le laisse parvenir jusqu'au prisonnier. L'argent est déposé dans sa ceinture; il ne sera pas sans secours, et cette petite somme servira à adoucir sa captivité. Augustin la reçoit en levant les yeux au ciel, et fait serment de la rendre à Jean-Louis, si Dieu exauce son sincère repentir.

Jean-Louis revint au village les yeux encore tout rouges.

—Eh bien, lui dit son père, partons-nons pour le marché? Si nous arrivons trop tard, les plus belles ânesses seront vendues, nous n'aurons plus que le fretin.

—Ce n'est pas la peine d'y aller, mon père, dit Jean Louis tout confus; je n'ai plus de quoi l'acheter.

En ce moment, sa mère, qui l'écoutait, lui saute au cou; elle raconte, moitié en pleurant, moitié en souriant, la scène qui vient de se passer, et qu'elle a vue par la lucarne de son grenier.

—Viens ici, dit alors le vieux Gagneux à son fils, en le serrant sur son cœur; embrasse moi; viens remercier ton père d'avoir fait de toi un brave garçon et de ne t'avoir pas élevé a demander l'aumône.

Mme. Sophie Gay.

Correspondances.

Nécessité urgente d'une bonne École Française dans la future Capitale des Canadas.

(*Suite.*)

M. le Redacteur,—

Soyons glorieux de notre langue, elle est, pensons y bien, celle des 1ers soldats du monde!!

Cependant, beaucoup de Canadiens preférent l'anglais au français qui est leur mère langue. Je dirai qu'il n'y a rien de plus absurde. Il n'y a rien de plus ridicule de voir des petits canadiens de 6 ou 7 ans venir à l'école armés d'un *First Book*, et, bien déterminés de n'apprendre à lire qu'en anglais, d'autres veulent apprendre des deux façons; tel est le desir des parents.

Raisonnons: s'il faut à un jeune enfant 4 ou 5 ans pour apprendre à lire dans ces écoles ou le nombre est si grand; il lui en faudra donc 8 ou 10 s'il entreprend deux choses à la fois! C'est absurde. 8 ou 10 ans bien employés sont assez pour faire un cours d'etude des plus soignés! Si l'anglais ne peutêtre retranché de nos écoles françaises; du moins, on ne devrait y admettre que des enfants qui auraient déjà un commencement de français. Je crois même que l'on devrait se contenter d'y consacrer une ¼ heure par jour.

La langue française devrait avoir la prépondérance dans nos écoles. On devrait obliger les enfants d'en faire une étude approfondie; tandis que l'anglais ne devrait être regardé que, comme un accessoir supplémentaire, utile à favoriser l'étude de cette langue dans d'autres Institutions. Enfin, si l'on m'objecterait que la majeure partie des enfants ne pourront pas se procurer cet avantage. Je répondrai: lorsque les enfants seront instruits en leur langue et qu'ils auront acquis des notions superficielles d'anglais, la rue, le voisinage, les rapports sociaux seront pour eux une superbe école. Il y a plus de bonheur, plus d'honneur d'être instruit en sa langue que de l'être en une langue étrangère, si l'on ignore la sienne ou si l'on ne l'écrit et parle que machinalement. Donc: supprimant l'étude de l'anglais ou ne le regardant que comme un accessoir, le travail du maître se trouve diminué et peut lui procurer le temps nécessaire pour procéder à l'explication de la grammaire et de l'histoire, aux analyses, à la géographie, et aux exercices des cartes, aux dictées, à la tenue des livres, aux solutions des problèmes arithmétiques que l'on pourrait expliquer et rendre intéressants. Voilà les exercices qui peuvent et doivent solider l'éducation élémentaire, et qui, sans eux est vaine et infructueuse. Il faudrait aussi, que les personnes instruites s'employassent auprès de celles qui ne le sont pas afin de leur faire comprendre que celui qui a acquis la connaissance de l'arithmétique et de la géographie, etc., dans nos écoles, n'a nullement besoin de rapprendre ces branches en anglais vu que ces choses sont absolument pareilles et ne diffèrent que dans la manière de l'exprimer.

Il est très fréquent d'entendre des pères et des mères assurer que leurs enfants connaissent à fond l'arithmétique et la géographie; mais, qu'ils ne connaissent ces choses qu'en anglais! Ils ne peuvent faire une addition ni nommer une capitale sans que ce soit en anglais. Cette croyance est très commune, particulièrement chez les gens de la campagne. Il serait temps de les désabuser.

Finalement, j'espère que l'on accédera qu'il est impossible à un ou même à deux instituteurs de maintenir l'ordre malgre la plus sévère discipline, lorsque 170 ou 200 enfants sont pele mêle, entasses et mal assis sur des bancs incommodes dans une salle moitié trop petite; c'est demander l'impossible. Les enfants de leur nature sont petulants, pour peu qu'ils soient gênés, ils se poussent et repoussent, se pincent, se battent, se roulent de là s'ensuit un désordre irréprimable d'où il est même très difficile de distinguer l'innocent d'avec le coupable la sévit, le fouet, la punition est pire encore, la perte du temps. Il est évident que si la salle était plus vaste, ces désordres n'auraient pas lieu; les classes pourraient manœuvrer et se former avec ordre sans cohue, l'on pourrait assigner des places d'honneur, distinguer, les classes et les élèves les plus capables du premier coup d'œil. De cette manière l'école deviendrait un séjour agréable et l'étude un plaisir. Convenez-en quel attrait peut-on avoir pour un séjour où l'on se fait mutiler 20 fois par jour à coup de régle ou de fouet? Aussi, quelle est l'instituteur qui n'éprouve pas de la repugnance pour un pareil procédé? Cependant, il est de la plus urgente nécessité, sans lui on ne pourrait rien faire, rien obtenir. Je le dis encore si l'on avait l'espace la plus grande partie des obstacles seraient vaincus; nos jeunes Canadiens ont assez de bon sens pour y comprendre qu'en se faisant hospeller d'une telle manière ils se mettent au rang des animaux, ils éviteraient le châtiment. "La parole doit etre à l'homme, ce qu'est le fouet au cheval." L'uniformité dans les methodes seraient aussi essentielle que dans les livres, qui devraient tous être de la même édition. (Nous ne sommes pas en campagne, on peut l'exiger sans scrupule.) Ces deux choses contribuent leur bonne part au désordre, causant des allegations inutiles, vu que, l'on assure qu'une régle lui a été montrée autrement, l'autre prétend passer son camarade qui l'a cependant repris à tort, les livres n'étant pas exactement pareils. Voilà donc l'ordre encore une fois troublé et le temps perdu. Je crois que tous ces énoncés sont assez clairs pour prouver qu'il est évident que, deux écoles françaises gérées par deux maitres et un assistant sont bien loin d'être assez pour répondre à la population canadienne d'Outaouais qui s'accroit de jour en jour.

Ces écoles devraient en former 4 et chaque maître devrait avoir son departement; cette manière de procéder ensemble (surtout lorsqu'on procède aux mêmes exercices de lecture, etc.) ne peut qu'occasionner une nuisance mutuelle. Enfin, si l'argent fluide magnétique et tout puissant venaient aussi grossir le gousset ou le porte feuille de l'instituteur que d'obstacles disparaîtraient comme par enchantement! On ne regarderait plus à ses peines ni à la juste mesure du temps, etc. Si l'on s'en doute, que l'on le sache d'une manière positive; la position sociale d'un instituteur influe d'une manière directe sur ses devoirs. S'il souffre, l'éducation du peuple souffre, et le mal rejaillit sur le public en général. Cependant, s'il est impossible pour le présent d'améliorer leur sort, ils devraient au moins pouvoir percevoir leurs honoraires d'une manière plus opportunée, sans être obligés de vendre leur cheque à 20 par cent de perte, mais, chut, silence!... car, ce petit accident, très fréquent, est dû aux lenteurs gouvernementales de l'administration primitive.

Un Moniteur au Mois.

On lit dans le *National*: "Coco, bon nègre louisianais, avait acheté avec ses économies un superbe chapeau à longs poils, en forme de tuyau de poêle, et le portait triomphalement. Mais voilà qu'une averse commence à tomber: aux premières gouttes, Coco glisse avec soin son chapeau sous son bras, et le préserve de l'eau du ciel avec le pan de son habit et son mouchoir à carreaux.

—Imbécile, lui crie un monsieur armé d'un parapluie, pourquoi ne mets-tu pas ton chapeau sur ta tête afin de te préserver au moins de la pluie?

—Eh! eh! dit-il; la tête est à maître à moi; mais le chapeau est à Coco, pauvre nègre."